Mascarade

B. Bouaïch et Eb

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/480>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.480](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.480)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 29 décembre 2010

Pagination : 4631-4639

ISBN : 978-90-429-2367-6

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

B. Bouaïch et Eb, « Mascarade », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 30 | 2010, document M46, mis en ligne le 22 septembre 2020, consulté le 17 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/480> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.480>

Ce document a été généré automatiquement le 17 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Mascarade

B. Bouaïch et Eb

- 1 L'existence de rites carnavalesques en Afrique du Nord a été signalée depuis longtemps par plusieurs auteurs. C'est le carnaval de Ouargla (Algérie) qui, le premier, a fait l'objet de plusieurs descriptions, ou parfois de simples mentions, dans les travaux ethnologiques et les récits de voyages. Ainsi, on le trouve déjà mentionné en 1845 par E. Daumas (p. 79). On apprend ainsi que ce carnaval, où des jeunes gens portent des masques figurant des lions, etc., est célébré aux fêtes de l'Aïd el-Kebir, de l'Achoura et du Mouloud et qu'il dure toute une semaine. Dans son ouvrage *Magie et religion en Afrique du Nord*, E. Doutté consacre tout un chapitre au carnaval (chap. XI, « Les débris de l'antique magie : le carnaval »). A propos de celui observé à Ouargla, il note (p. 498) les scènes dramatiques comme celle du cadi grotesque devant lequel comparait une femme qui se plaint des mauvais traitements que lui fait subir son mari. Ce dernier, pour toute défense, allègue, que sa femme est sexuellement insatiable. Mais l'auteur relève aussi une autre scène qui, pour lui, est la plus intéressante, parce que vraisemblablement, dit-il, elle est la plus ancienne. Il s'agit de celle qui :

« représente la mise à mort d'un dragon furieux ; sorte de combat singulier entre le monstre, informe, portant sur le dos une échelle, la tête figurée par un crâne de chameau ou par une poignée de *lif* dont les deux yeux sont remplacées par des tisons enflammés, et un indigène à pied, armé d'un fusil ; aussitôt que la bête est vaincue la galerie se précipite dessus et la dépouille. Le plus souvent la bête est qualifiée de lion et dès qu'elle est morte la foule met sa viande aux enchères ».
(p. 498-499).
- 2 Au sujet de cette bête, L. Rinn (1887, p. 235) écrivait que « elle [la bête] semble d'abord présider à la fécondation de la terre, et à la production du blé et des plantes, puis elle se change en un monstre dévastateur, jusqu'au moment où elle est tuée à coup de fusil par un homme de la troupe ».
- 3 Un siècle plus tard, on retrouve une description de ce même carnaval dans un des textes de Ouargla recueillis (en 1945) et publiés par J. Delheure (1988, p. 136-137). Le carnaval s'appelle *Id bu-Šayeb*, « ceux qui ont les cheveux blancs », et « désigne la mascarade souvent obscène qui se déroule sept jours après *Babianno*, après l'Âchoura musulmane, ainsi qu'après le Mouloud ». Ce texte la décrit ainsi :

« A ces mascarades participent des hommes et des enfants travestis. Les uns se déguisent en chiens, en ânes, d'autres en mendiants, en caïds, en femmes, en européens, en toutes sortes de choses. Ils se rencontrent aux points de la ville nommés Deqqich, Kirba et Bab Âzzi. Les joueurs de flageolet et de tambour sonnent le rythme dit « battements des *Id-bou-chaïb* ». Ceux-ci dansent, jouent, simulent des actes obscènes. Cela commence après la prière de la nuit (*âcha*) pour se terminer vers minuit. Peu à peu ils se rassemblent tous. C'est alors qu'arrive le lion. Ce lion est un mannequin ou masque dont l'armature est constituée par des baguettes au milieu desquelles entre un homme. On le recouvre de vieilles couvertures, on lui met des brandons en guise d'yeux et un énorme sexe masculin en érection. Il jette la terreur parmi les autres masques qui s'enfuient et retournent chacun chez soi ».

- 4 Ce carnaval a encore été observé en 1960 [E. Dermenghem, p. 77] lors de la fête de Achoura et il comportait encore la scène du lion, *ared*, traqué par un chasseur.
- 5 En dehors d'Ouargla, la mascarade a été observée en plusieurs autres lieux d'Algérie. Elle est signalée dans le Ziban et dans l'Aurès ; elle est ainsi célébrée à Biskra, dans la région de Khenchela, notamment à Khanga Sidi-Nadji, village de la tribu du Djebel Chechar, et chez les Oulad Rechaïch. Dans la commune mixte de Khenchela, où la mascarade ne se pratiquait déjà presque plus en 1906, elle portait le nom de *Bounnan* et avait lieu vers le fin février où le milieu de mars. Elle se pratique également dans l'Oued R'ir à Touggourt où elle ressemble beaucoup à celle de Ouargla, avec à peu près les mêmes personnages et les mêmes scènes ; elle a lieu aussi à la même date, à l'occasion de la fête de Achoura.
- 6 Chez les Beni-Snous, près de Tlemcen, le carnaval a lieu lors de l'*Ennayer*, le nouvel an berbère qui coïncide avec le 12 janvier de l'année grégorienne. E. Destaing (1907) nous apprend, dans l'un des textes (XVIII. « La fête de l'*Aïd el-Kebîr* », p. 301-306) qu'il avait recueillis, que le carnaval était aussi célébré le soir du second jour de l'*Aïd el-Kebir*. Ce jour-là les habitants de Beni Snous habillent le Bou-Jloud (« l'homme aux peaux »). Il est appelé ainsi parce que l'homme est entièrement recouvert des pieds à la tête de peaux de moutons. Mais c'est plutôt lors de la fête d'*Ennayer* que le carnaval a lieu, jusqu'à aujourd'hui. Après une brève interruption due à la menace des intégristes islamistes dans les années 1990, les Beni Snous pratiquent toujours le carnaval qu'ils nomment *Ayred* (le lion en berbère) lors d'*Ennayer*.
- 7 Le soir de l'*Ennayer*, les gens des Beni Snous fabriquent un lion. « Deux hommes, placés l'un devant l'autre, la face tournée vers le sol, se saisissent. Les jeunes gens vont chercher un *tellis* dont ils les revêtent et qu'ils fixent au moyens de tresses d'alfa ; on n'oublie pas de pourvoir le lion des attributs de son sexe », écrit E. Destaing (1905, p. 64-66). Les enfants emmènent alors le lion dans les maisons et les tentes et demandent aux habitants : « Donnez-nous pour le dîner du lion ! ». Ils reçoivent des figues, des beignets, du pain, des crêpes, etc.
- 8 La Kabylie semble être la région qui a le moins conservé cette pratique ; du moins dans sa forme originale. Car la mascarade subsiste encore aujourd'hui, sous une forme très allégée. Les premiers travaux avaient déjà relevé le fait que la mascarade y était quasiment inconnue dans certains endroits. C'est le cas notamment du Dr Marchand (1938) qui a mené une enquête en Kabylie pour vérifier la survivance éventuelle de telles pratiques carnavalesques. Le Dr Marchand (p. 806), sur la base des témoignages des personnes interrogées, fait le constat suivant : « les rites carnavalesques purs semblent avoir totalement disparu du pays kabyle ». Seules les personnes âgées semblaient en effet avoir gardé le souvenir de ces rites. Il réussit ainsi à obtenir le

témoignage d'un septuagénaire originaire de l'ancienne commune de Guergour (Petite Kabylie)¹ actuelle commune de Bougaâ dans la wilaya de Sétif, recueilli, à sa demande par un instituteur Kabyle. La mascarade décrite par son informateur est quasiment la même que celle que nous avons eu l'occasion d'observer au cours des années 1980 (voir ci-dessous). On reconnaît aisément dans le personnage principal *Amghar ou Guerous* du Dr marchand l'*Amɣar wegruʃ*, « le vieux à la courge », de nos observations. La différence orthographique n'est certainement due qu'à une mauvaise transcription du Dr Marchand qui n'était pas lui-même kabylophone. Marchand terminait son article en écrivant à propos des masques carnavalesques qu'il avait pu recueillir que : « ils sont vraisemblablement parmi les derniers que l'on pourra recueillir en pays kabyle ».

- 9 Ces pratiques carnavalesques ont été signalées plus récemment dans d'autres régions de la Kabylie :
 - Par Jean Servier (1962, p. 361-362) : dans l'Akfadou, chez les *ɛAkkouren*, les Aït Idjer...
 - Par Boualem Rabia (1988) : aux Aït Ziki. Les mascarades décrites par Boualem Rabia se déroulent à l'occasion du mariage, « le jour de l'imposition du henné » (1988, p. 87) ; à ces mascarades, dont le personnage principal était dénommé *Amghar Uʃeqquf* participaient aussi des femmes.
 - Par Germaine Laoust-Chantréaux (1990, p. 121) qui signale ces mascarades aux Aït Hichem et aux Aït Yanni à l'occasion de la fête de l'Achoura ; elles étaient associées à des quêtes d'œufs pratiquées par les enfants et présentent des similitudes avec celles qui peuvent encore être observées dans la vallée de la Soummam.
- 10 Aujourd'hui, si la mascarade décrite par Marchand existe encore dans certaines régions, elle n'est plus pratiquée de manière aussi complète que par le passé et elle semble même, pour les générations actuelles, revêtir le rôle de simple amusement.
- 11 Nos propres observations² sur la mascarade portent la région des At Yemmel (Commune de Timezrit) dans la Kabylie de la Soummam. Alors qu'à l'époque du Dr Marchand, la troupe des participants était composée de jeunes et de vieux, ce sont maintenant plutôt les jeunes enfants et les adolescents qui continuent à faire vivre cette tradition.
- 12 Voici le déroulement de la mascarade, sur la base de nos propres observations et du témoignage d'un informateur, qui y a lui-même participé dans les années 1980.

Le scénario

- 13 « *Amɣar n wegruʃ* se pratique dans les 15 jours ou le mois qui précède l'arrivée de *Aderyis*³, la fête du printemps. Le groupe qui se crée est composé de deux « vieux », *imɣaren*, habiles à formuler prières et bénédictions, et de deux hommes qui vont faire office de danseuses, *tiʃeṭṭaħin*. On choisit les meilleurs danseurs du village et on les habille en femmes. On leur fait porter des robes et des foulards... Ces derniers temps, on leur fait même porter des perruques de femmes que des émigrés ramènent avec eux de France, poussant ainsi le travestissement encore plus loin.
- 14 Une autre personne joue le rôle du « ramasseur », *ajemmaɛ* ; c'est lui qui ramasse tout ce que les familles offrent : argent, œufs crus et autres choses encore ; l'argent servait à acheter des œufs pour *Aderyis*.

- 15 Il y a ensuite les musiciens, *iḍebbalen* ; l'un joue à la flûte, parfois il peut y avoir même deux flûtistes ; un ou deux autres jouent de la derbouka et un ou deux autres des tambourins, *ibenduyar*.
- 16 Il y a enfin celui qui porte le chaume, *iḡlel*, qu'on utilise pour allumer du feu. Comme c'est l'hiver, le feu sert à chauffer les derboukas et les tambourins en cours de route mais aussi pour avertir de l'arrivée de la troupe grâce à la fumée. Son rôle est de porter le chaume et les burnous des danseuses quand elles exécutent leurs danses. Il porte d'ailleurs le nom de *aḡyul*, « l'âne ».
- 17 Les personnes qui font les danseuses s'enveloppent dans des burnous pour que personne ne puisse les reconnaître. Ce n'est qu'au moment où elles doivent danser qu'elles se découvrent. »
- 18 La troupe est donc formée de 8 à 10 personnes et chaque village a la sienne. Chaque troupe sillonne tous les villages environnants. On passe de quartier en quartier et de porte en porte. Arrivés devant une porte, on frappe et l'*amḡar* se met en avant et commence alors à dire des prières et à formuler des vœux à l'intention des habitants de la maison. Les musiciens et les danseuses se tiennent derrière lui, ainsi que tous les gens du village qui ont suivi la procession.
- 19 Voici le genre de vœux et bénédictions que profère l'*Amḡar* :
- 20 – *a k'en-ig Rebbi am tēeqqayt n ččina : šbaḡa, rbaḡa !*
- 21 « Que Dieu fasse que vous soyez comme une orange, associant beauté et richesse »
- 22 Ce à quoi le reste du groupe répond en chœur par un : *Amin !* « Amen ! »
- 23 – *a k'en-ig Rebbi am Tixsi umer : taēbbuvt terwa, taerurt telsa !*
- 24 « Puisse Dieu vous rendre semblables à la Brebis de Omar, toujours ventre plein (= bien nourrie) et dos bien vêtu ».
- 25 – *a k'en-ig Rebbi am temrijt n Eennaba, rrbie, aman !*
- 26 « Que Dieu vous rende semblable au Marécage de Annaba, verdure et eau en abondance ! »
- 27 – *a k'en-ig Rebbi am tqermudin, ta teddal ta !*
- 28 « Que Dieu vous fasse semblables aux tuiles qui se recouvrent l'une l'autre ! » (= que les membres de votre famille soient solidaires entre eux)
- 29 – *a k'en-ig Rebbi am iqudas n rreḡma, wa yettak aman i wa !*
- 30 « Que Dieu vous fasse semblables aux buses de la miséricorde qui se passent l'eau entre elles » (= que votre famille soit réunie et solidaire)
- 31 – *A wer tegrem ifassen-nwen deg lqella, siwa deg yilla !*
- 32 « Puisse Dieu vous préserver de la disette et que vous soyez toujours dans l'abondance ! »
- 33 – *Ad ig Rebbi lmakla-nwen d irden, tarrawt d irgazen !*
- 34 « Que Dieu fasse que le blé soit votre nourriture et que votre progéniture soit des hommes⁴ ! »
- 35 Les vœux et bénédictions pouvaient continuer ainsi à l'infini ; aussi choisissait-on pour jouer le rôle de l'*Amḡar* une personne qui avait une excellente capacité d'improvisation.

- 36 Cette scène se répète devant chaque maison du village ; le chef de famille arrive et ouvre la porte. Il invite alors les membres de la troupe – tous ceux qui les ont suivis attendront à l'extérieur – à entrer à l'intérieur de la maison où les musiciens et les danseuses exécutent leur spectacle. Ils sont ensuite récompensés par les membres de la maison en dons divers (œufs, huile d'olive, sucre, argent, etc.).
- 37 Il semble qu'autrefois, il y avait un autre personnage qui jouait le rôle de la vieille épouse de l'*Amḡar weqrūš*. Et à la place de la musique et de la danse qu'ils offrent maintenant aux habitants de la maison, c'était une scène de ménage que le vieux et sa femme devaient improviser devant leurs hôtes. Au cours de la dispute, le vieux faisant semblant de battre sa femme et celle-ci se mettait alors à pleurer. Elle ne s'arrêtait pas jusqu'à ce que leurs hôtes décident d'intercéder. Et c'est à ce moment là que les dons arrivaient, offerts à la vieille femme dans le but de la calmer et de la réconcilier avec son mari. On assistait ainsi à une véritable mise en scène théâtrale, à laquelle participaient même les membres de la maison.
- 38 Les personnages de la mascarade sont donc les suivants :
- *ATḡAR n weqrūš* : « le vieux au masque » (ils peuvent être parfois deux à jouer ce rôle). Il porte un masque confectionné à l'aide d'une peau de mouton ou d'un tissu noir, dans lequel sont percés des trous pour les yeux et la bouche ; il est orné de sourcils blancs, d'une barbe et de moustaches en laine. Le sens premier du syntagme *amḡar n weqrūš* laisse supposer qu'à l'origine le masque était confectionné à l'aide d'un morceau de citrouille, *aqrūš* en kabyle. En d'autres points de la Kabylie, ce personnage porte d'autres noms : *amḡar ušeqquf*, « le vieux à la poterie » (Akkadou), appellation qui laisse supposer le port d'un masque d'argile cuite ; *amḡar ajenni*, « Vieillard du Paradis » (Aït Idjer), (Servier 1962, p. 361, 362)
 - *Tišetṭaḥin* (les danseuses) : choisies parmi les meilleurs danseurs du village. Parfois, on faisait même appel à des personnes d'autres villages, réputées pour leur danse. Selon notre informateur, ce sont des hommes, jamais des femmes, qui se travestissent pour l'occasion.
 - *Ajemmaε*, le « ramasseur » : c'est à lui qu'incombe la mission de rassembler tous les dons que la troupe reçoit lors de la procession de porte en porte.
 - *Iḍebbalen* : groupe de musiciens composé de 4 à 5 personnes.
 - *Aḡyul*, « l'âne » : comme l'âne, sa mission est de « porter » ; c'est lui qui porte ainsi le chaume qui sert à allumer le feu, les burnous des « danseuses », les cadeaux qui sont offerts, etc.
- 39 On retrouve ainsi, dans les années 1980, quasiment les mêmes personnages que ceux décrits par le Dr Marchand, à l'exception des danseuses qui, chez lui, sont des *Aklan* (esclaves noirs). Mais le « travestissement » est présent dans les deux cas. Marchand écrit que : « [les *aklan*] devaient conduire l'âne, *aḡyul*, et quelquefois discuter avec lui ». Ce dernier travesti au moyen d'une peau de bœuf, salée et séchée, marche sur deux béquilles et porte un vrai crâne de bourricot conservé pour la circonstance.

Symbolique de la mascarade

- 40 Dans son ouvrage *La victime et ses masques*, l'anthropologue marocain Abdellah Hammoudi décrit une mascarade encore pratiquée au Maroc, connue sous le nom de *Bilmawen* (< *Bu-ilmawen/Bu-iglmawen* en berbère) ou *Bu-ḡlud* (en arabe dialectal), « l'homme aux peaux » ; Hammoudi critique ce qu'il appelle la théorie de la « survivance » chez les ethnologues de la période coloniale (p. 35). Théorie soutenue notamment par E. Doutté et plus tard par E. Laoust et J. Servier, qui développent l'idée

que les mascarades que l'on retrouve en Afrique du Nord sont les débris d'un rite préislamique berbère, lié à l'antique drame méditerranéen de la mort et résurrection de l'esprit de la végétation, dont on trouvera une belle synthèse chez Servier (1962/1985). Hammoudi reproche à cette approche la recherche d'une antique religion des Berbères et l'occultation du lien, pour lui évident, avec l'Islam, car la mascarade de *Bilmawen*, contrairement à celle d'*Amɣar wegruɣ*, se termine par le sacrifice d'un bouc, que Hammoudi relie au rite du sacrifice abrahamique.

- 41 La critique de Hammoudi paraît mal fondée et de nature certainement idéologique : elle oublie que les rites musulmans eux-mêmes ont leurs racines dans les pratiques et la symbolique méditerranéennes, et qu'en ces matières, l'islam ne peut être considéré comme un « point zéro ». En terre d'islam, comme ailleurs, les rites anciens préislamiques peuvent parfaitement se superposer aux fêtes musulmanes : l'islam comme le christianisme ont réinvesti et intégré de nombreux rites et croyances païens. C'est ainsi que l'on retrouve une mascarade célébrée lors de la fête de Achoura dans le Guergour, ou trois jours avant la fin de ramadhan chez les Iakkouren, dans la région d'Azazga, etc. Mais la variabilité même des fêtes musulmanes auxquelles peuvent être associées les mascarades – Aïd Sghir, Aïd el-Kebir, Achoura, Mouloud (Servier 1962, p. 371) – peut être considéré comme un indice net d'un processus d'islamisation secondaire de ces manifestations.
- 42 Et, en Kabylie, chez les At Yemmel (Timezrit), les Imellahen (Feraoun) et aussi chez les Iznagen (commune de Sémaoun), *Amɣar wegruɣ* continue à être célébré à la veille de la fête du printemps, *Aderyis*, Aux Aït Ziki, *Amɣar ušeqquf* (Rabia 1998) intervient à l'occasion des cérémonies du mariage, étroitement associé à des rites de fécondité (quête d'œufs, imposition du henné). Il est en va de même pour Ouargla, les Beni-Snous et la plupart des autres régions où le carnaval est le plus souvent liée à l'année solaire et a lieu, soit en janvier (*Ennayer*), soit en février ou début mars (cf. Servier 1962, p. 371). Toutes ces dates et circonstances confirment le lien avec les anciens rites agraires et la renaissance de la végétation, sous les auspices de/et la présence fécondante des ancêtres, (ré) incarnés dans le personnage de l'*Amghar*.

BIBLIOGRAPHIE

- BOUSQUET G.-H., « Le Carnaval de l'Achoura à Ouarzazate (Maroc) », *Revue Africaine*, t. XCII, 1948.
- BOUSQUET G.-H., « Promenades sociologiques (IV), Le Bouafif dans le Guergour », *Revue Africaine*, t. XCIV, 1950.
- DAUMAS E., *Le Sahara algérien*, Paris, 1845.
- DELHEURE J., *Vivre et mourir à Ouargla*, Paris, SELAF (Peeters), 1988. [p. 136-137].
- DERMENGHEM E., *Le pays d'Abel*, Paris, Gallimard, 1960.
- DESTAING E., « L'Ennayer chez les Beni Snous », *Revue Africaine*, 49^e année, 1905.

- DESTAING E., *Etude sur le dialecte berbère des Beni Snous*, Paris, Ernest Leroux, 1907.
- DOUTTÉ E., *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, Alger, A. Jourdan, 1908.
- Dr MARCHAND H., « Masques carnavalesques et Carnaval en Kabylie », *Actes du 4^e Congrès de la Fédération des Sociétés Savantes de l'Afrique du Nord*, Rabat 18-20 avril 1938, II.
- HAMMOUDI A., *La victime et ses masques. Essai sur le sacrifice et la mascarade au Maghreb*, Paris, Le Seuil, 1988.
- IBN EL-BEÏTHAR [Al-Bayṭār], *Le traité des simples*, trad. française de L. Leclerc, 3 t., Paris, Institut du Monde Arabe, 1995.
- LACOSTE-DUJARDIN C., *Dictionnaire de la culture berbère en Kabylie*, Paris, La Découverte, 2005 [Cf. « Achoura » et « Fêtes »].
- LAOUST CHANTRÉAUX G., « Kabylie côté femme. La vie féminine à Aït Hichem 1937-1939 », Aix-en-Provence, Edisud, 1990.
- MUSSO J.-C., « Masques de l'Achoura en Grande-Kabylie », *Libyca*, Tome XVIII, 1970.
- RABIA B., « Les joutes poétiques féminines dans les mariages aux Aït Ziki (Kabylie) », *Awal*, 4, 1988, p. 85-121.
- RINN L., « Essai d'études linguistiques et ethnologiques sur les origines berbères », *Revue Africaine*, 31^e année, 1887.
- SERVIER J., *Tradition et civilisation berbères. « Les portes de l'année »*, Paris, R. Laffont, 1962 ; rééd. : Editions du Rocher. 1985 [en particulier tout le chap. VT. « Les masques »].

NOTES

1. Guergour est l'actuelle commune de Bougaa dans la Wilaya de Sétif.
2. Observations « participatives », puisqu'elles remontent à notre adolescence où nous avons pris part à ces manifestations.
3. *Aderyis* : *Thapsia garganica*. Lors de la fête du printemps, on prépare un couscous, dit *seksu uderyis*, à la vapeur d'une décoction de la racine de cette plante. La fête *Amenzu n tefsut*, premier jour de printemps, a fini par être désignée, par métonymie, par le nom de la plante. Et le choix de cette plante à cette date-là n'est pas fortuit, car elle est considérée jusqu'à nos jours comme un « purificateur » du corps qui permet de mieux aborder la nouvelle année. Par ailleurs, l'usage du *Thapsia garganica* par les Berbères semble remonter à très loin. Ibn Al-Bayṭār (1190-1248), nous apprend dans son *Traité des simples* que : « les indigènes en font une consommation très étendue sous le nom de *dryas* ou de *bounéfâ*. On l'emploie de plusieurs manières, soit en substance, cru, soit à l'état de cuisson, soit bouilli avec de l'huile ou du beurre ainsi que l'indique déjà le Chérif. Son usage est particulièrement externe, comme révulsif contre les douleurs, et il provoque une éruption qui ressemble beaucoup à une varioloïde. Il se consomme en Algérie peut-être autant de *bounéfâ* que de tous les autres médicaments réunis » (Ibn El-Beïthar 1995, p. 329).
4. Le blé était un signe d'opulence chez les populations kabyles ; les pauvres n'avaient droit qu'à l'orge, voire parfois à une farine à base de glands. La société traditionnelle préférait voir naître des garçons plutôt que des filles.

INDEX

Mots-clés : Algérie, Chasse, Croyances, Ethnologie, Ethnographie, Maroc, Rite, Rituel